

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 15 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGERIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRE ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

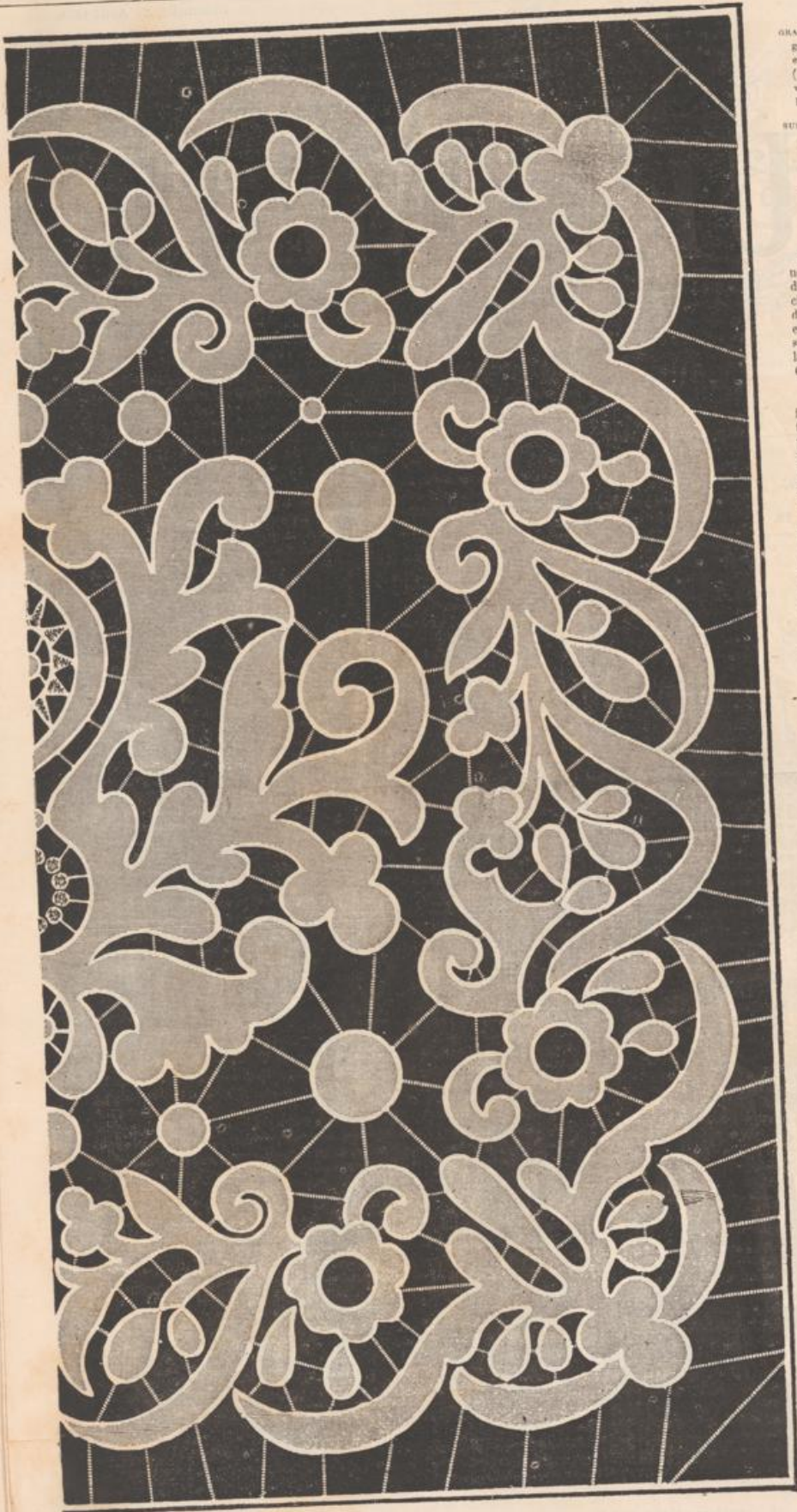
52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGERIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.



1. TOILETTE DE PROMENADE.

MODÈLES DE M^{me} IRMA SIMON.

2. COSTUME DE VIGOONE. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.



3. MOITIÉ DU MILIEU DE VOILE DE FAUTEUIL EN GUIPURE RICHELIEU.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de promenade. — Costume en vigogne. — Milieu de voile de fauteuil. — Encolure et bordure de voile de fauteuil. — Coffret à bijoux (4 dessins). — Toilette de plage. — Toilette de ville. — Deux toilettes de dent. — Six bijoux. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Plancha de motifs coloriés.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de promenade. — Jupón de faille noire avec volant dentelé dans le bas à grandes dents rondes, Tunique en étoffe algérienne blanche à rayes mates et claires, formant, derrière, deux grands pans carrés, et ornée tout autour d'un effilé de soie blanche et d'un velours noir. Le corsage est à basques rondes et orné de même que la tunique. — Modèle de M^{me} Irma Simon, 10, rue Chabanais.

2. Costume en vigogne d'été et en faille vert foncé. — Le jupón est en vigogne; dans le bas se trouve un grand volant en biais, coupé au tiers par un petit volant liséré et en biais, en faille vert foncé. Un haut froncé de faille à trois fronces et à deux têtes en haut et en bas, surmonte le volant. Tunique en vigogne avec petit volant en vigogne et froncé de faille au-dessus. Par derrière, une écharpe de vigogne doublée de faille forme pouf, en se nouant sur la jupe, en montrant tout à tour la vigogne et la soie. Corsage en vigogne, à basques plates par devant, ornées d'un froncé de soie. Les petits côtés du dos forment deux petits pans carrés, et le dos se prolonge en trois gros plis qui se terminent par un froncé de faille. — Modèle de M^{me} Irma Simon, 10, rue Chabanais.

3. Voile de fauteuil en guipure Richelieu et broderie sur filet. — Modèle de M^{me} de Milly, boulevard des Batignolles, 21. — Nous avons donné dans le n^o 63, du 16 mars 1873, aux pages 82 et 83, les principes du filet en lui-même; nous renvoyons donc nos abonnés à ce numéro pour établir le cadre de ce voile de fauteuil; de même que nous renvoyons au n^o 87, du 31 août de la même année, aux pages 274 et 275, pour apprendre les différents points de la broderie sur filet. Dans le modèle publié aujourd'hui, on trouve du point d'esprit comme fond, du point de toile, du point de repris et de glacis, et enfin des points de relief pour terminer; tous se trouvent dessinés et expliqués aux pages désignées.

Une difficulté se présentera peut-être. Comment faire pour l'encolure? on ne peut faire du filet en bande et raccorder de biais. C'est vrai. Il y a deux moyens de tourner la difficulté, l'un est de faire tout simplement un grand carré et d'enlever le milieu, ce n'est pas la façon la plus économique, mais c'est la plus parfaite; on peut encore, en mettant beaucoup de soin à la couture du raccord, faire du filet en bande et raccorder dans le droit fil de l'un des sens; bien entendu, les carrés doivent se rapprocher d'une façon parfaite, et c'est par un point de cordonnet excessivement soigné que l'on réunit les barres des deux côtés l'une sur l'autre, où elles ne doivent plus former qu'un seul brin, qui peut être un peu plus gros que les autres.

On peut encore acheter du filet mécanique au mètre, et alors enlever le milieu comme pour un mouchoir.

Ce dessin, exécuté sur filet très-fin, peut parfaitement servir pour mouchoir de poche ou pour encadrement de têtes d'oreiller.

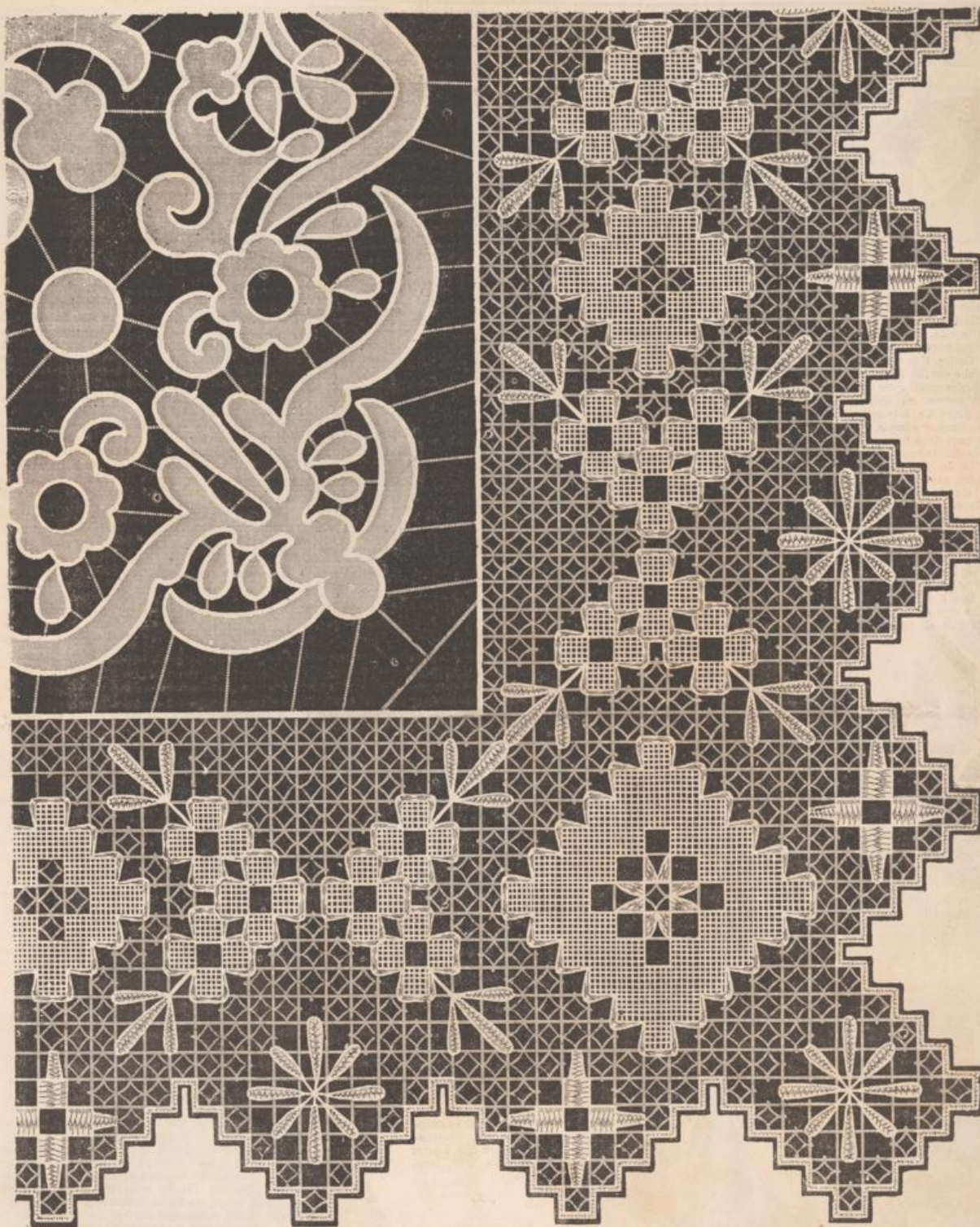
On peut aussi le grossir et entourer des rideaux, des couvre-pieds et des dessus d'édredon avec cette dentelle, qui produit beaucoup d'effet sans être trop longue d'exécution.

Le milieu est en guipure Richelieu; il faut prendre de la toile canevas au tissu très-lâche, tracer dessus tous les contours de notre dessin, festonner, en prenant l'étoffe, tout l'entourage des pleins, puis lancer ses fils au défaut de l'étoffe d'un point à l'autre et festonner sur ces fils sans prendre l'étoffe pour faire les barrettes vénitiennes.

On ne coupera l'étoffe en dessous que lorsque l'objet aura été blanchi; cette précaution a pour but d'assurer la plus grande solidité du travail; on ne peut exécuter la guipure Richelieu, sans bûtir son étoffe sur taffetas ciré, et le bâtiage doit être très-soigné et pris très-droit.

5 à 8. Coffret à bijoux. — Modèle de la maison Rosselin, Trigoulet successeur. — Voici un délicieux petit cadeau de fête à offrir, qui, au mérite d'être promptement exécuté, joint celui de n'être pas cher à établir.

Il faut en premier lieu se procurer la carcasse, qui est en bambou doré aux bouts de nacre; puis du satin un peu soutenu et fort, en grandeur vou-



4. ENCOIGNURE ET BORDURE DU VOILE DE FAUTEUIL EN GUIPURE RICHELIEU ET BRODERIE SUR FILET. — MODÈLE DE M^{me} DE MILLY.

lue pour dessiner deux fois les patrons n^{os} 6 et 8, et une fois le n^o 7, qui est le couvercle. Si on ne veut pas se donner la peine de monter sur métier un si petit objet, il faut absolument bâtir la soie sur calicot un peu empesé; sans cela, le travail perdrait toute sa valeur en perdant sa régularité.

La broderie se fait au passé pour les mugnets, et au point de chaînette pour les feuillages et les liges. La soie de Chine sert en général pour ce genre de broderie; mais on peut aussi utiliser la soie d'Alger dédoublée, elle l'est aussi fort bien.

Lorsque les quatre panneaux et le couvercle sont brodés,

il faut les poser sur carton, doubler celui-ci de soie assortie de nuance avec le dessus; puis ensuite rattacher ces panneaux à leur place respective dans l'intérieur de la carcasse, dont les divers côtés sont de même grandeur.

Une petite torsade, faite des nuances du fond mélangées avec celles de la broderie, doit se poser à l'intérieur du cadre, afin de dissimuler autant que faire se peut le point de réunion.

9. Toilette de plage ou de campagne, en étoffe de fantaisie écru, à raies mates, ton sur ton. Le jupon est en taffetas ou en foulard bleu et garni d'un grand volant froncé,

surmonté de deux petits volants, dont le dernier à tête. Tunique ronde, fendue derrière; au-dessus de la fente est posé un nœud de faille bleue dont les pans se terminent par des glands. Corsage à hasque dentelée; un nœud bleu avec glands orne la pointe de derrière. Manches à revers plat, surmonté de trois plis. Nœud bleu posé sur le revers. Nœud bleu sur l'épaule gauche. Fraise autour du cou.

10. Toilette de ville, en faille noire. Le jupon est garni d'un volant en biais et froncé, surmonté d'un deuxième volant plus petit que termine un biais de faille replié deux fois sur lui-même et formant une coque de place



6. BRODERIE POUR LE DEVANT DU COFFRET.

biais de cachemire, et posés de façon à simuler la courbe d'un tablier. Tunique assez courte par devant, s'écartant du bas et très-longue par derrière, ayant pour tout ornement un biais de cachemire aux entourures terminées par deux glands; biais aux manches fixés par des boutons.

12. Costume de deuil en étoffe laine et soie. Jupe ronde garnie par devant de six volants plissés, placés deux par deux, et terminés par des biais. Ces volants se répètent derrière; seulement, ils sont posés en courbe par devant et droit par derrière. Corsage à basques



7. BRODERIE POUR LE COUVERCLE DU COFFRET.

en place. La tunique forme tablier par devant et pouf par derrière. Elle est ouverte sur le côté, où elle retombe en deux pans qui croisent l'un sur l'autre. Une riche broderie faite sur l'étoffe et criblée de perles garnit cette tunique tout autour en guirlande. Un gland de soie mêlé de jais termine chaque pointe des pans de la tunique. Culrassé entièrement brodé et perlé de jais. Manches à coudes, avec broderie remontant dans le bas, et plissé de faille retombant sur la main. Haute fraise de faille autour de l'ouverture en cœur.

11. Costums de deuil en cachemire léger se composant d'un jupon garni par derrière d'un volant surmonté d'une double tête à plis creux que sépare du volant un biais de cachemire, et par devant de six petits volants surmontés deux par deux d'un



5. COFFRET A BIJOUX.



8. BRODERIE POUR LES COTES DU COFFRET.

courtes et plates, formant petit gilet par devant et simplement lisérées. Petit paletot demi ajusté, boutonnant par un seul bouton tout en haut, et garni d'un plissé et d'un biais.

et surmonté d'un froncé à deux têtes; sous ce froncé, remonte une dentelle blanche point d'Angleterre, mailles, dentelle de Bruges ou fine guipure; les lés de derrière tombent droits. Le corsage, à basques rondes et plates, est orné de la même dentelle. Un fichu, formé de deux dentelles semblables, couvre presque tout le devant du corsage; il est accompagné de deux nœuds verts posés au-dessous l'un de l'autre. Manches demijustes, ouvertes très-haut vers le coude et d'où s'échappent des flots de dentelle blanche.

Toilette en faille noire. — Jupe sans pouf et ornée de côté d'une draperie froncée sur la couture du lé de devant. La tête, ou plutôt le bord de cette broderie est liséré de velours et est fixé en coquilles formant deux quilles de chaque côté. Le lé du de-

13. Bracelet or rouge poli, dessins à jour, genre Louis XIII, en quatre parties reliées entre elles par des anneaux facettés. Au centre de chaque plaque, un gros brillant serti en relief. — Modèle de M. Boucheron, galerie de Valois, au Palais-Royal.

14. Pendent de cou ou médaillon scarabée en pierres opaques à reflets changeants, bleus et verts. Les pattes sont incrustées en diamants, monture néo-grecque en or de couleurs différentes et petits diamants.

15. Pendent de cou formé de trois croissants en brillants, monture sur argent et or.

16 à 18. Trois boutons. — Boutons de manches, ornements Renaissance, ciselés sur or.

Boutons de manches, ornements or rouge, découpés sur un foud de platine.

Boutons de manches argent oxydé et or rouge poli, avec lettre et ornements moyen âge à jour. — Modèles de M. Boucheron.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette de toffetas vert lumière pour dîner ou toilette de réception. Le devant de la robe est coulé et représente quatre grands bouillonnés formés par quatre fronces. Ce tablier bouillonné se termine par un volant plissé à gros plis creux remontant aux coutures



9. TOILETTE DE PLAGE OU DE CAMPAGNE.



10. TOILETTE DE VILLE.

39
re
ec
dr
n-
m-
te,
si-
à
à
de
se,
en
ms
les
he
sa-
ms
les
es
ce
ire
e-
is-
ul-
et
u-
re-
ex-
à
r.,
de
ne
ne
re
té
ci
oa
es
it
its



G. Cheffey

Paris et Admon. imp. à Paris

G. Gornitz

N°138

1874

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Coiffures de M^{me} Cise. G. r. Richelieu

Quatre Modes de la Papeterie Nyon 31. r. du 4 Septembre

à les impres

vant a comme garniture dans le bas un grand biais dentelé à dents aiguës et un large nœud de faille, avec agrafe en velours. Le corsage, à basques plates et rondes, est recouvert d'un plastron de velours noir qui s'adapte à volonté. Manches demi-larges, ornées d'un plissé dans le bas et d'un nœud faille et velours posé à la couture intérieure.

Costume de petite fille de cinq ans. — Jupen en taffetas à carreaux gris sur gris. Tunique et corsage en cachemire gris. La tunique est doublée dans le bas. Le corsage est décolleté en rond. Chemisette froncée autour du cou, en nansouk fin. Manches à bouillonnés fixés par des velours cerise. Ceinture de velours riche d'où partent des agrafes de velours qui relèvent la tunique. Chapeau de raille d'Italie, retroussé derrière, avec torsade de velours et fleurs cerise.

E. BOUGY.



14. PENDANT DE COU.



13. BRACELET. — MODÈLE DE M. ROUCHERON.



16-18. TROIS BOUTONS.



15. PENDANT DE COU.

COURRIER DE LA MODE

Les étoffes de laine nattées ou imitant la grosse toile hise damassée sont tout à fait en faveur. Elles servent à confectionner les costumes d'automne, pour excursion ou bains de mer, et leur vogue s'explique, car ni la pluie ni la poussière ne peuvent rien contre elles. Il est bien entendu qu'on ne fait pas le jupon pareil; on associe les tuniques et les

vestons faits avec ces tissus au jupon de velours noir ou de faille noire ou marron, suivant la teinte du costume. On a adopté le voile de gaze blanche tortillé autour du chapeau rond pour accompagner la toilette de voyage. Cette mode est assez jolie. Ces plis de gaze qui le vent ramène sur la figure font un cadre gracieux à un jeune et frais visage. On peut facilement garnir de cette façon une jolie paille noire dont la forme siera bien. Il suffit, après avoir posé à l'inté-

rieur une coiffe de soie, de prendre 1 mètre 50 centimètres de gaze de soie, large de 45 à 50 centimètres; on fixe, en la plissant, sa gaze derrière la calotte, puis on forme tout autour une torsade très-lâche, qu'on fixe par quelques points à tous les endroits où la gaze se replie sur elle-même, en ayant soin de ne pas serrer en cousant les plis de l'écharpe. Il reste alors par derrière un grand bout flottant avec lequel on forme deux ou trois coques bien chiffonnées, au milieu desquelles on plante une aile de couleur. Le bout de la gaze flotte derrière et retombe sur l'épaule.

Comme gant de voyage, je ne connais pas de gant plus agréable que le gant régénération, gant aussi bien que le gant de Suède, et qui a l'immense avantage de se laver. Si on veut surtout faire l'acquisition de quelques paires de Serico-Sapo, savon spécial, d'un prix très-minime, les gants régénération redeviennent absolument neufs. On peut faire cette opération soi-même et sans aucune peine, en mettant les gants et en les frottant comme si on se lavait les mains. Je recommande aussi à mes lectrices de se munir de l'eau dentifrice du docteur Leconte, qui a non-seulement les qualités les plus précieuses pour les soins habituels de la bouche, mais qui possède de plus la propriété merveilleuse de faire cesser instantanément les douleurs de dents que l'on ressent si fréquemment au bord de la mer, sur les monta-

gues, partout où l'air est vif. Il suffit souvent de mettre une cuillerée à café d'eau dentifrice dans trois ou quatre cuillerées à café d'eau et de se gargariser la bouche avec ce mélange. Si la douleur persiste, une application d'elixir pur est infailible. Je rappelle à nos abonnées qu'elles trouveront à la parfumerie Leconte, 31, rue du Quatre-Septembre, tous les accessoires concernant les soins de la toilette, tels que d'excellentes brosses à ongles, à tête, à habits, à chapeaux, en bois de citron, de rose, d'ébène ou en ivoire, des flacons de voyage; des miroirs de poche ou pouvant se casser facilement dans une malle des boîtes nécessaires contenant tout ce qui est nécessaire au soin des ongles, depuis 4 fr. 50 jusqu'aux prix les plus élevés, suivant l'élegance et la richesse des outils et de l'enveloppe.

M^{me} Leconte expédie franco, à partir de 18 fr.,

orsqu'elle reçoit le montant de la facture dans la lettre de commande ou en remboursement franco, lorsque la somme atteint 28 fr.

Notre journal a donné, dans ses numéros précédents, une très-grande quantité de costumes d'enfants, et j'espère avoir satisfait ainsi aux nombreuses demandes qui m'ont été faites en ce genre. Malheureusement je dois convenir ici que j'ai dû céder aux exigences de la mode, laquelle habille nos fillettes comme nous-mêmes et prodigue sur leurs costumes les volants, les biais, les ruches qui ornent nos robes.

Si j'avais le pouvoir d'imposer mon goût, il n'en serait point ainsi; je ferais porter aux enfants des vêtements



11. COSTUME DE DEUIL.



12. COSTUME DE DEUIL.

unis, bien coupés, ne gênant pas leurs mouvements; mais je proserais tout ornement prétentieux. Du reste, une mère intelligente peut fort bien simplifier les modèles que nous avons donnés et qui sortent de très-bonnes maisons. Les patrons indiquent la forme à donner; les garnitures sont du ressort de la fantaisie. Rien n'est plus simple que de supprimer les volants d'une jupe, les ruchés d'une tunique. La forme reste, les accessoires seuls sont simplifiés.

Les petits garçons s'habillent toujours de même, c'est-à-dire, jusqu'à deux ans, avec des robes de bébé faites comme celles des petites filles; le chapeau seul diffère dans leur toilette. A deux ans, on adopte la jupe plissée avec la veste à l'assise longue, le chapeau marin ou le béret de laine. De cinq à six ans, suivant la taille de l'enfant, on substitue le pantalon aux genoux au jupon plissé, la veste courte en étoffe pareille, et on les habille ainsi avec certaines modifications dans les détails jusqu'à douze ou treize ans, où le petit homme commence à se dessiner sous le veston et le pantalon droit.

Quant aux petites filles, j'ai plusieurs fois indiqué les diverses transformations de leurs costumes, transformations beaucoup moins sensibles, du reste, et qui ne portent que sur le plus ou moins de longueur de la jupe et la simplification des garnitures à mesure que l'enfant devient jeune fille.

MARIE DE SAVERNY.

LETTRE A UNE JEUNE FILLE

Mademoiselle,

Votre charmante petite lettre est venue fort à propos me fournir l'occasion d'émettre sur le sujet qui vous occupe quelques idées personnelles qui auront au moins le mérite de l'opportunité.

Vous ne m'en voudrez pas si, au lieu de vous adresser la réponse directe que vous demandez avec tant de bonne grâce, je traite ici cette question, puisqu'elle peut avoir un certain intérêt pour celles de mes jeunes lectrices qui, comme vous, ont le bonheur d'avoir leurs frères auprès d'elles, pendant ces jours de vacances. Comme vous, sans doute, elles se sont réjouies de retrouver les compagnons de leurs jeux d'autrefois. Que de projets de toutes sortes, que de parties joyeuses en perspective! Quel plaisir d'aller revoir les lieux où on a vécu ensemble ses premières années, où tant de souvenirs se mêlent et se confondent! Quelle joie de s'appuyer sur le bras de ce grand garçon, qui aurait, ma foi, l'air d'un homme, s'il avait un brin de moustache et la tournure un peu moins gauche! Et puis c'est que c'est un savant! N'a-t-il pas remporté un prix d'honneur? ou bien, s'il n'a pas eu de prix, c'est qu'il a sauté une classe... ou on a été injuste à son égard; mais ce qui est certain, c'est qu'il sera plus tard la gloire de son pays. Quelle sœur n'a vu en rêve la tunique écriquée de son frère se changer en habit brodé de maréchal de France ou d'académicien? Voilà le beau côté de la question; voilà ce que vous avez pensé pendant les huit premiers jours de vacances; voilà les impressions que vous avez rapportées de la séance solennelle où quelque illustre personnage a déposé sur ce front aimé le laurier vert, symbole de la gloire. Ce jour-là, vous avez remercié le ciel d'être unie par les plus tendres liens à ce futur grand homme, et c'est avec orgueil que vous avez réclamé le droit de partager le fardeau des trophées conquis.

Puis le revers de la médaille s'est montré. Le savant, l'illustre, le glorieux, celui dont le génie doit rayonner sur la famille entière, n'est à tout prendre et pour l'heure qu'un écolier broyant, taquin et, il faut l'avouer, parfois brutal, qui jette la perturbation et le désordre dans votre vie calme, douce et réglée de jeune fille.

Impossible désormais d'écrire, de travailler, de s'absorber dans la lecture d'une partition nouvelle ou d'un livre intéressant; plus de tranquille causerie, de douce rêverie, les jeux bruyants de ces maudits écoliers en vacances ne laissent plus ni trêve ni repos. Voilà du moins ce dont vous vous plaignez, mademoiselle. Vous ajoutez: « De grâce, madame, venez à mon aide, et dites-moi comment je dois m'y prendre pour jouir de la présence de mon frère, sans pour cela rompre avec toutes mes habitudes et sacrifier tous mes goûts? »

Tant de confiance dans les ressources de mon esprit ou de mon expérience m'honore infiniment et pique mon amour-propre. Je vais donc essayer de justifier la bonne opinion que vous avez de moi en vous indiquant un moyen que je crois excellent pour faire de ces jours de vacances un temps à la fois doux, charmant et profitable à chacun de vous.

Il s'agit tout simplement pour vous de faire votre apprentissage de femme, c'est-à-dire de répéter avec vos frères le rôle que vous êtes appelée plus tard à jouer avec votre mari, en un mot, d'essayer sur le collégien le pouvoir et l'influence que vous devez avoir sur l'homme. Je me hâte de

m'expliquer, car cette dernière phrase pourrait soulever l'indignation de ces messieurs, de ceux du moins qui daignent parcourir notre modeste journal. Je prétends que l'influence de la femme au foyer de la famille est un aliment de paix, de bonheur, de prospérité, pourvu toutefois que cette influence s'impose avec tact et discernement et ne se fasse jamais sentir que par ses effets. Or, voilà justement ce qui ne s'apprend pas facilement et ce qui devrait être l'objet des réflexions et de l'attention particulière des jeunes filles.

Vous m'avez confié, mademoiselle, que votre frère était taquin, qu'il se plaisait à vous convaincre d'ignorance et à vous écraser de sa supériorité. Hélas! que de maris rendraient en cela des points au collégien! Aussi, croyez-moi, armez-vous à l'avance contre une éventualité semblable, et essayez de vous montrer patiente et humble. Je serais bien étonnée si quelque jour vous n'aviez, vous, votre revanche et si votre grand savant de frère n'était obligé de rendre hommage à votre bon sens et même à votre petit savoir, car il est bien évident qu'il ne sait pas tout, et qu'il est même certains sujets sur lesquels vous en savez plus long que lui. Ce jour-là, en rapprochant votre douceur et votre simplicité du triomphe que vous venez d'obtenir, il subira, soyez-en certaine, une sorte d'impression admirative dont il ne vous fera peut-être pas part, mais qui ne pourra manquer de modifier son attitude vis-à-vis de vous.

Il a, m'avez-vous dit, certaines idées subversives en fait de principes religieux qui froissent cruellement vos croyances et alarment votre piété. Croyez-moi, ne discutez jamais, mais priez-le, avec ce doux sourire qui vous sied si bien, de vous donner son bras pour aller à la messe le dimanche. Surtout ne le conduisez pas à une grand'messe, ne lui infligez pas un sermon, une séance trop prolongée à l'église; puis, en revenant, soyez avec lui meilleure encore que vous ne l'êtes d'habitude, afin qu'il puisse attribuer à la prière la bienveillante disposition de votre esprit, et, ou je me trompe fort, il prendra goût à porter votre petit paroissien et à vous accompagner toutes les fois que vous en témoignerez le désir.

Un détail entre mille. Vous aimez passionnément la musique; lui aussi, me dites-vous; mais vous différez absolument d'opinion et de goût sur ce point. Au lieu de lui imposer vos chers classiques, jouez-lui les auteurs qu'il préfère, mais appliquez-vous à les interpréter avec une méthode aussi parfaite, une perfection aussi pure que si vous jouiez du Mozart ou du Haydn; il sera touché à son insu même de cette condescendance et ne saura point trouver mauvais que vous cherchiez ensuite à lui faire sentir les vraies beautés musicales.

Mais ce n'est pas tout encore, et vous vous répandez sur ce point en plaintes amères. Votre frère a les manières brusques, il est colère, il est brutal et égoïste dans sa brutalité, au point de vous forcer à sacrifier votre repos à ses moindres fantaisies. Ceci est grave. D'autant plus grave que ces défauts-là sont, hélas! fort répandus (nous disons cela entre nous) dans la gent masculine. Ne vous affligez pas, et rappelez-vous que rien n'est plus facile à une femme intelligente que de dompter ces terribles tyrans dont la voix tonne et éclate avec le son retentissant d'une trompette guerrière. Le talisman à opposer à tout ce fracas, c'est le calme, c'est la douceur. Je sais bien qu'en raison même de son organisation sensible, impressionnable, la femme ressent très-vivement le contre-coup de ces explosions qui ébranlent son système nerveux et lui enlèvent souvent la force nécessaire pour supporter le choc. Mais cette impression, autant physique que morale, une fois domptée, la victoire est assurée, elle vous restera enfin d'une façon absolue, définitive, et cette victoire de la tendresse et de la bonté sera pour vous mille fois plus glorieuse que celles remportées par la force et par la violence. Ces victoires-là, d'ailleurs, entraînent toujours avec elles une certaine dose d'avilissement et de mépris qui anime fatalement la désunion et la séparation des cœurs.

Votre rôle, du reste, ne doit pas être absolument passif. Après avoir assuré votre empire par la tyrannie de l'abnégation et de la douceur, vous pourrez prendre facilement l'attitude de moraliste. Votre frère est fier de ses triomphes, montrez-lui combien est vive la satisfaction et le juste orgueil que vous donnez ses succès, mais aussi combien sont ardentes vos espérances pour l'avenir. Montrez-lui dans la verte couronne dont il est si fier le symbole d'un engagement contracté envers lui-même; sur chacune de ses feuilles, enseignez-lui à lire un mot renfermant un précepte de conduite ou un devoir, tel que honneur, patriotisme, justice, intégrité, persévérance, bonté, générosité. Ce qui, dans une bouche grave, prendrait les proportions d'une tirade emphatique et ridicule, deviendra, venant de vous, une gracieuse image, à la fois douce et persuasive, qui se gravera profondément dans l'esprit et reviendra souvent se présenter à l'imagination.

Ne trouvez-vous pas avec moi, mademoiselle, qu'en vous appliquant sérieusement à la tâche que je n'ai fait que vous indiquer, vous aurez trouvé pour tout le temps des vacances une occupation bien digne, dans ses détails comme dans ses résultats, de vous captiver et de vous intéresser? Ne croyez pas, d'ailleurs, que vous n'ayez à tirer person-

nellement aucun avantage des efforts que vous allez tenter. Votre frère a nécessairement les qualités de ses défauts. Il est énergique, intelligent, instruit; des études sérieuses ont mûri son raisonnement et son jugement; vous ne pouvez donc que gagner à son contact, en acquérant une partie des qualités qui le distinguent. Il se fera volontiers votre maître s'il se sent écouté avec intérêt, et de cet échange d'affectueux leçons résultera un bien commun pour tous deux, n'en doutez pas.

Voilà une bien longue et bien sérieuse lettre; elle répond à cette partie de la vôtre où vous sollicitez mes conseils en m'assurant que vous êtes sincèrement affligée du dissentiment qui existe entre deux enfants insoumis pourtant par les plus tendres liens du cœur. Il me reste à vous satisfaire sur un autre point.

Vous m'avez demandé un moyen pour passer le moins tristement possible les longues soirées d'automne, à la campagne. Hélas! cette question-là m'embarasse plus que toute autre d'un ordre plus élevé. La série des jeux innocents est depuis longtemps épuisée; on n'a rien créé de bien neuf depuis plusieurs années; néanmoins, je vais me mettre en quête de quelque jeu de salon pouvant occuper plusieurs personnes à la fois et présentant un intérêt à l'esprit ou à l'imagination de ceux qui s'y livrent; si je réussis dans mes recherches, je ne manquerai pas de vous faire part de ma trouvaille.

Veillez me croire, mademoiselle, votre bien sincèrement dévouée

MARIE DE SAVERNY.

LINDA

XII

Pendant que mistress Smith débitait ce petit speech, à peu près comme faisait mistress Morgan devant ses figures en cire, Pompellus se tenait debout, les bras croisés sur sa poitrine, dans une attitude digne. A son tour, il allait prendre la parole, lorsque quelque chose, roulant de marche en marche, vint pour ainsi dire tomber aux pieds de Linda.

— Ah! mais divine! s'écria mistress Smith, voilà le petit qui s'est tué. Où sont vos frères? demanda-t-elle au jeune garçon d'environ cinq ans, qui ne paraissait pas autrement ému de sa dégringolade.

— Ils sont en train de découper des guirlandes dans le papier qui garnit les feuilles du paravent.

Cette réponse arracha une exclamation de colère à mistress Smith, qui monta précipitamment l'escalier, suivie de son mari, pour arrêter l'œuvre de destruction qui lui était signalée.

Elle revint au bout de quelques instants, suivie des auteurs du délit, six garçons dont les âges s'échelonnaient de douze à quatre ans.

— Les voici tous, dit-elle à Linda en les poussant devant elle comme un troupeau. Avouez que je n'ai pas de chance; si, au lieu de garçons, j'avais eu des filles, j'aurais pu, à l'occasion, les faire passer pour des élèves, et j'aurais eu ainsi ce commencement de pensionnat qui me manque pour engager les visiteurs, car personne ne veut commencer. La première chose qu'on me demande est le nombre de mes pensionnaires, et quand je dis que j'en ai plusieurs, on veut les voir; lorsque je réponds que pour le moment elles sont en vacances, on s'en va et on ne revient plus. Ah! c'est très-difficile de monter une pension, et je tremble en pensant que je puis avoir encore une mésaventure avec la princesse. Si elle reste seulement pour huit jours, nous serons sauvés, car il n'y aura pas une mère de famille qui ne soit heureuse ensuite de me donner sa fille; vous verrez cela. On serait si fière de dire: Mon enfant est élevée avec une princesse.

Comment pourrai-je faire? Il est entendu que vous passerez pour une élève, mais une ne suffira pas. Vous pourriez peut-être me donner un conseil. Que feriez-vous si vous étiez à ma place?

— J'habillerais mes petits garçons en filles, dit Linda riant de bon cœur la première à cette idée.

— Vous croyez, répondit mistress Smith d'un air rêveur, si vous saviez comme ils sont turbulents; il est très-difficile de les empêcher de grimper partout, et ils aiment surtout à jouer à sante-mouton. Ah! s'ils avaient le goût de la musique, comme leur père, j'en ferais tout ce que je voudrais; mais cela les agace horriblement, ils n'ont jamais voulu en entendre parler.

Au moment où elle agitait ainsi cette grave question, une voiture s'arrêta devant la porte.

— La voilà peut-être, dit Linda en apercevant un chapeau de femme à travers les carreaux.

— Cours vite avertir ton papa, s'écria la maîtresse de pension en poussant son aîné vers l'escalier. Seigneur Dieu! que vais-je devenir! nous sommes perdus! Je n'ai pas seulement ôté les housses des meubles, et la fille qui devait venir pour ouvrir la porte en attendant que j'aie trouvé une servante, n'est pas encore arrivée.

— Ne vous effrayez pas, dit Linda, ce n'est pas celle que vous attendez, c'est une vieille dame et un monsieur.

— Oh! mon Dieu, je respire; jamais de ma vie je n'ai eu un pareil tremblement. Va ouvrir, dit-elle à un autre de ses enfants, on frappe, fais entrer au parloir. Ayez la bonté, miss, de dire que je suis en classe; je monte seulement pour me donner un coup de peigne.

Linda, un peu étonnée, alla au-devant des visiteurs. — Mistress Smith, s'il vous plaît? demanda le monsieur avec un accent étranger très-prononcé.

— Elle va venir, monsieur, dans un instant, daignez vous asseoir.

— Je suis extrêmement pressé, miss, et il m'est impossible de l'attendre. La personne ici présente est la princesse Witzkrazka; elle vient d'arriver; du reste, la directrice de cet établissement est au courant de la situation; elle a sans doute reçu la lettre d'explication que j'ai envoyée de Posen. Quant à moi, je n'ai absolument rien à apprendre; l'aide de mistress Smith, dont je fais le plus grand cas, m'a donné d'excellents renseignements. Voici mille francs, six mois de la pension que je tiens à payer d'avance. Excusez ma précipitation, je suis à la minute: miss, acceptez mes salutations. Le bagage de la princesse sera apporté ce soir.

— Permettez-moi, je vous prie, d'avertir mistress Smith, dit Linda.

— C'est inutile, miss. J'ai un rendez-vous important et l'heure en est déjà passée.

En prononçant ces mots, sans adresser même un regard à celle qu'il avait amenée, le gentleman pressé se dirigea vers la porte, puis, au moment de sortir dans la rue, il revint presque en courant et adressant à Linda un regard mystérieux en indiquant la princesse d'un mouvement de son pouce.

— Il y a un homme dans cette maison, n'est-ce pas? demanda-t-il d'une voix creuse qui donna la chair de poule à la jeune fille.

— Oui, répondit-elle, mistress Smith est mariée.

— Bien!... très-bien!

Et il disparut.

Linda, stupéfaite de cette étrange scène, se trouva seule en face de la princesse. C'était une petite femme qui ressemblait à une pomme d'api un peu ridée. Sa physionomie et ses yeux, d'un gris fort pâle, brillaient d'un éclat étrange; sa chevelure blanche et abondante, relevée sur le haut de sa tête, découvrait son front fuyant et bas.

Depuis son entrée, elle n'avait pas prononcé un mot et n'avait cessé d'examiner d'un regard inquiet et agité tout ce qui l'entourait.

Linda allait essayer d'entamer la conversation avec cette étrange pensionnaire, lorsque M. Smith se présenta habillé comme nous l'avons dit, et ses yeux élevés au plafond, déblâta d'un air inspiré le compliment qu'il avait déjà adressé à notre héroïne deux heures auparavant.

— Jeune et aimable princesse, dit-il, daignez accepter mes humbles salutations, et permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue sous mon modeste toit.

Mais quel ne fut pas son étonnement en achevant ce petit discours, quand il vit celle à qui il était adressé, lui tirer la langue en accompagnant cette démonstration malaisante de plusieurs autres grimaces du même style.

L'entrée de mistress Smith interrompit l'exclamation de surprise qui s'échappait de ses lèvres.

La bonne dame resta stupéfaite en apprenant de Linda que la petite vieille qu'elle avait devant elle, et la princesse annoncée, n'était qu'une seule et même personne.

Toutefois, la vue du billet de mille francs, laissé par le monsieur pressé, lui rendit, il faut l'avouer, son sang-froid. Après avoir soigneusement serré la précieuse bank-note, elle songea, en bonne maîtresse de maison, à s'occuper de sa pensionnaire, et lui demanda gracieusement des nouvelles de sa santé. Mais cette marque d'intérêt resta sans réponse; toute l'attention de la princesse était en ce moment absorbée par un gros chat couché devant le feu, qui modulait son ronron de bien-être, sans se douter de l'admiration dont il était l'objet.

— Madame désire-t-elle se rafraîchir? demanda mistress Smith.

Pour toute réponse, la princesse Witzkrazka renifla.

— Elle ne comprend pas l'anglais, fit Linda; mais vous feriez toujours bien de lui préparer un lunch.

— C'est juste, mistress Brown. Je vous remercie de m'y faire penser. Je vais apporter le plateau, ayez la bonté, en attendant, de conduire la princesse à son appartement.

L'appartement de la princesse se composait d'une grande pièce au premier, donnant sur la cour, meublée d'un lit sans rideau, en bois peint, d'un lavabo de même fabrication, d'une toilette duchesse garnie avec les restes de la robe de mariage de mistress Smith, d'une berceuse qui laissait à désirer du côté de la solidité, de deux chaises en canne et d'un séchoir sur lequel s'étalaient quelques serviettes grandes comme des mouchoirs de poche; puis enfin, comme accessoires de toilette, d'un baquet en guise de baignoire, de deux énormes cuvettes écornées de couleur bleue, et d'un gigantesque pot à eau rose. Les murs étaient ornés d'une petite glace et des portraits du duc de Wellington et de

Napoléon I^{er}. Les deux illustres ennemis se tournaient le dos: le héros de la Grande-Bretagne, victorieusement campé sur son cheval de bataille, qu'il poussait en avant, se montrait dans tout l'éclat de sa gloire, tandis que le vaincu de Waterloo, enveloppé dans sa longue redingote grise, fixait son regard soucieux et rêveur sur la pointe de ses bottes, comme s'il eût dû y trouver le secret de sa destinée. La fenêtre était vierge de draperies, mais, en revanche, le parquet était couvert d'un tapis qui faisait honneur à l'industrie de mistress Smith, car il eût été impossible d'y trouver cinquante centimètres carrés sans une reprise.

La princesse se laissa conduire dans sa chambre d'un air distrait, et accepta, sans prononcer un mot de remerciement, les services de Linda, qui l'aïda à se débarrasser de son chapeau et de son manteau. Notre jeune institutrice se sentait mal à l'aise, en tête à tête avec cette étrange personne, et, sans s'expliquer la frayeur vague qu'elle éprouvait, elle ne quittait pas la porte du regard, comme si elle prévoyait la nécessité d'une fuite. Aussi éprouva-t-elle un véritable soulagement à la vue d'un des enfants qui venait lui annoncer que le luncheon était servi, et ce fut avec une vive satisfaction qu'elle descendit au parloir avec sa taciturne compagne.

Mistress Smith avait mis tous ses soins à rendre la collation digne de l'auguste princesse pour laquelle elle était préparée. Le plateau, recouvert d'une serviette damassée qui n'avait jamais été blanchie et que la digne dame avait gagnée quelques années auparavant à une loterie, était chargé de verres de toutes sortes. On y voyait un moutardier, deux flacons de piments, une coupe remplie de pickles, une autre contenant deux petits ronds de beurre, sur lesquels étaient gravés une vache sans queue et un canard sans tête, escortant le plat de résistance, composé de trois sandwiches et d'un gros oignon conservé, coupé en tranches; enfin, au milieu du plateau, comme une tour au centre d'une place forte, s'élevait un pain de la forme d'un pavé aux quatre faces dorées, à l'ombre duquel était modestement rangé un petit pot de confitures.

— A table! crièrent les six garçons, à l'arrivée de Linda et de la princesse, en traînant avec un bruit assourdissant leurs chaises vers la table sur laquelle était posé le plateau.

— Allez-vous-en tous! dit mistress Smith, sotto voce, en leur montrant le poing d'un air menaçant; vous goûterez après: c'est pour la princesse.

Celle-ci, toujours impassible et distraite, s'approchait de la table, conduite par Linda, quand un des enfants se précipita sur le plateau, en criant:

— Je veux manger tout de suite, moi!

Et il enleva les sandwiches, qu'il emporta en fuyant, suivi des autres bambins, qui l'applaudissaient et couraient après lui pour partager son butin.

— Attrapez-le! cria la maman, au désespoir, à Linda, en cherchant elle-même à joindre le larron, sans plus songer à son auguste pensionnaire, qui resta seule.

Mais le petit tournaient eut le temps, avant d'être atteint, d'avaler les trois tranches de jambon, en ayant soin, pour être plus expéditif, de négliger le pain qui les enveloppait; et mistress Smith, furieuse d'avoir ainsi perdu son plat de résistance, lui administra une sévère correction, à laquelle les autres bambins assistèrent de loin.

Après cette exécution, la maîtresse de pension, son mari, qui était venu la regarder pendant le vacarme, et Linda, rentrèrent au parloir pour faire les honneurs du luncheon à la nouvelle arrivée. M. Smith allait, en entrant, lui faire un discours d'excuse, mais il fut déconcerté, ainsi que sa femme et Linda, par le spectacle que lui offrit son impassible pensionnaire. Il y avait bien de quoi, en effet: la princesse Witzkrazka était assise devant le feu, les deux pieds sur le superbe pain en forme de pavé aux quatre faces dorées, qui lui servait ainsi de tabouret. Le petit pot de confitures gisait vide par terre, à côté d'elle, et, pour le moment, elle mordait à belles dents les tranches d'oignon qu'elle tenait toutes dans sa main.

— Eh! bonté divine! quelles singulières gens que les Polonais, s'écria mistress Smith; voyez l'usage qu'elle fait du loaf! C'est probablement la première fois qu'elle voit nos pains! Tâchez, monsieur Smith, de lui faire comprendre que c'est du pain et non un tabouret.

Et comme M. Smith avait respectueusement retiré le pavé nourrissant de dessous les pieds de la princesse, toujours indifférente:

— Heureusement que les enfants ne sont pas difficiles, ajouta l'économe ménagère, ils le mangeront tout de même. Je n'aurais jamais cru les Polonais aussi sauvages, reprit-elle. La princesse a l'air de ne s'intéresser à rien; et voyez donc comme elle mange gloutonnement! Croyez-vous qu'elle ait l'habitude, comme les Russes, de manger de la chandelle au dessert? Il n'y en a pas à la maison; il serait peut-être bon d'en envoyer le petit en acheter.

— Très-singulier, très-singulier! répétait M. Smith en tournant autour de la bizarre princesse, pendant que sa femme interrogeait Linda sur l'opportunité de se munir de chandelle.

— Il faut attendre que la princesse en demande, répondit Linda.

— Vous avez raison, en vérité, ce que vous dites est très-judicieux.

— Mais pourquoi ne parle-t-elle pas? disait M. Smith; c'est peut-être la fatigue du voyage; il faudra que je lui fasse entendre mon instrument, ça la remettra; vous verrez cela, mistress Smith.

L'unique pensionnaire paraissant s'assoupir, on jugea convenable de la laisser reposer jusqu'au dîner, et M. Smith, pendant que sa femme se laissait aller au bonheur de faire ses confidences à Linda, se mit à répéter sur l'instrument de son invention les principaux morceaux de son répertoire.

Son étrange musique arrivait aux oreilles de Linda, qui se demandait, tout en écoutant de son mieux les interminables confidences auxquelles elle était soumise, ce que ce bruit pouvait bien être. Mistress Smith s'aperçut de sa distraction.

— C'est l'instrument de mon mari. Entendez-vous comme c'est harmonieux? Quels sons suaves succédant aux plus rudes accords, n'est-ce pas un prodige?

Linda, qui croyait entendre les beuglements de quelque serpent de village unis aux sons aigres d'une clarinette d'aveugle, ne savait que répondre à l'enthousiasme de mistress Smith, et celle-ci prenait son silence pour une preuve de sérieuse approbation.

L'heure du repas du soir réunit de nouveau la princesse avec la famille Smith. L'auguste élève, toujours distraite et silencieuse, poussa cependant quelques sons inarticulés à la vue des mets.

— Elle a faim, elle est satisfaite; vous verrez qu'au dessert elle nous parlera, dit le placide M. Smith.

— Le croyez-vous, miss Linda? demanda sa bavarde compagne.

La jeune institutrice, qui commençait à se douter que la princesse était idiote, ne savait que répondre, n'osant pas dire sa pensée à ces deux originaux, le mari et la femme, trop uniquement occupés de leur idée fixe pour s'apercevoir de rien.

ISABELLE ALLIN.

(La suite au prochain numéro.)

DIARRHÉE CHOLÉRIFORME DES ENFANTS

Les mois d'août et de septembre sont marqués presque chaque année par une augmentation considérable dans la fréquence d'une maladie qui enlève en grand nombre les nouveau-nés, je veux parler de la *diarrhée infantile*. Cette affection, qu'on croit généralement peu grave, est presque toujours négligée dès le début par les nourrices, par les gens ignorants chargés du soin des enfants, et souvent même par des parents fort éclairés. Combien de milliers d'enfants sont enlevés tous les ans par cette terrible maladie! Combien de ces petits être seraient aujourd'hui pleins de vie si les personnes chargées de leur éducation avaient su arrêter le mal dès le début! Je crois aujourd'hui rendre un grand service à beaucoup de mères de famille en appelant leur attention sur ce sujet.

Les causes les plus fréquentes de cette maladie sont: 1° La débilité native ou survenue chez des enfants placés dans de mauvaises conditions hygiéniques par suite de négligence ou de malpropreté; 2° une nourriture insuffisante, malsaine ou trop abondante, lorsque, par suite d'une sollicitude mal entendue, les mères donnent à leurs enfants une nourriture trop forte pour leur âge et trop difficile à digérer. On détermine ainsi chez un enfant des indigestions fréquentes dans le but de le fortifier. Ces accidents arrivent surtout aux enfants qu'on élève au biberon ou à la timbale, parce qu'alors on leur donne presque toujours en supplément des bouillies, des féculés et même la nourriture ordinaire de la famille; 3° l'impression du froid, plus fréquente qu'on ne pense au mois d'août et de septembre, alors que les matlnées et les soirées sont fraîches, tandis qu'il fait encore chaud au milieu de la journée; 4° l'évolution dentaire qui détermine presque toujours une diarrhée plus ou moins abondante que, par un faux préjugé, on a généralement l'habitude de respecter; 5° la présence des vers intestinaux qui irritent la membrane muqueuse du tube digestif; 6° l'influence que la nourrice exerce sur l'enfant, par les maladies qu'elle peut avoir elle-même, soit par les émotions morales qu'elle éprouve, soit par les altérations plus ou moins grandes que subit son lait.

Quelques symptômes précurseurs indiquent presque toujours le début de la maladie. Les enfants ont le sommeil fort léger, fréquemment interrompu par des cris; ils agitent leurs membres, plient les cuisses sur le ventre en se torturant sur leur couche. Le jour, ils sont maussades et paraissent souffrir; leur physionomie s'altère et exprime la douleur; ils poussent des cris fréquents, bientôt interrompus par le calme et des états de joie communs à cet âge. La fièvre commence et s'accompagne ordinairement de vomissements plus ou moins répétés. Alors les selles deviennent fréquentes, abondantes et presque liquides. Cet état dure

deux ou trois jours, au bout desquels, si l'on ne se hâte d'intervenir, la maladie s'aggrave rapidement. L'intestin s'altère, les matières alimentaires le traversent sans être digérées et sont rendues telles qu'elles ont été prises. Les enfants pâlisent et maigrissent avec une rapidité étonnante. Ils refusent de manger et succombent en quelques jours à un épuisement complet.

Traitement. — Avant d'administrer aucune espèce de drogue aux enfants ainsi atteints de diarrhée, il faut chercher à découvrir la véritable cause du mal, et lorsqu'on est arrivé à la connaître, il suffit ordinairement de la supprimer pour arrêter la maladie. On doit surtout s'attacher à surveiller son alimentation et l'état de santé de la nourrice. C'est là le plus souvent qu'on trouve la source de la maladie. On modifie la nourriture selon les indications; on soumet l'enfant à l'usage exclusif du lait qu'on lui donne à doses modérées toutes les trois ou quatre heures, en lui faisant avaler, dans les intervalles, une légère décoction de semences de colza, aromatisée avec l'eau de fleur d'orange et chargée de quelques pincées de gomme en poudre. Le ventre doit être recouvert de petits cataplasmes de farine de lin simples ou arrosés avec quelques gouttes de laudanum. On administre en même temps, matin et soir, un petit remède composé de trois ou quatre cuillerées d'eau de son ou d'amidon, avec deux gouttes de laudanum et la moitié d'un blanc d'œuf. Lorsque les enfants sont agités, on peut leur donner toutes les trois heures une cuillerée à café de la potion suivante :

Eau de laitue.....	40 grammes.
Sirop diacode.....	10 —
Teinture de musc.....	4 gouttes.

Si, malgré ce traitement, la diarrhée persiste, on fait prendre toutes les heures une cuillerée à café de la potion suivante :

Eau de laitue.....	100 grammes.
Eau de fleur d'orange.....	10 —
Sirop diacode.....	15 —
Sous-nitrate de bismuth.....	5 —

Cette préparation est particulièrement indiquée lorsque les matières rendues par les selles sont jaunes; mais quand elles sont vertes, on la remplace avantageusement par douze ou quinze gouttes d'eau de chaux qu'on administre trois ou quatre fois par jour dans une demi-tasse de lait.

Quelquefois les enfants refusent d'avalier ce qu'on leur donne ou le rejettent immédiatement par les vomissements. Dans ce cas, on leur administre deux fois le jour un petit remède ainsi composé :

Mucilage de gomme adragant.....	60 grammes.
Sous-nitrate de bismuth.....	5 —

Lorsqu'un enfant est déjà épuisé par la diarrhée, qu'il est réduit à un état d'amaigrissement tel que sa vie est en danger, l'unique moyen de l'arracher à la mort c'est de recourir à l'usage de la viande crue, excellente méthode, découverte et pratiquée avec le plus grand succès par un médecin de Saint-Petersbourg. Voici, d'après M. Andrieu, comment on la prépare :

On peut employer le maigre de bœuf, de mouton ou de volaille, mais le premier est de beaucoup préférable. Après avoir coupé la chair en très-petits morceaux, on la pile et on la réduit en une pulpe épaisse. Celle-ci, placée sur un de ces tamis de fer-blanc à trous très-étroits dont on se sert pour faire des purées de volaille, de légumes, etc., est remuée et pressée avec un pilon jusqu'à ce que la portion rouge et charnue ait complètement traversé les trous, tandis que le tissu cellulaire et les vaisseaux restent sur le tamis. Alors on ramasse cette bouillie rouge et on la mélange à divers ingrédients. Il est des personnes qui n'ont pas la patience de préparer la viande avec tout ce soin, et lorsque le malade va déjà un peu mieux, il peut suffire de la bacher en morceaux très-menues. Mais si la vie de l'enfant est en danger, il ne faut pas hésiter à faire passer la pulpe au tamis. Ce régime répugne souvent aux mères de famille, aux nourrices; mais il faut insister jusqu'à ce qu'on ait fini par le faire accepter.

On mélange la pulpe à des confitures de groseille, à du sucre, et l'on en fait de petites boulettes qu'on leur donne à avaler. Ainsi préparé, cet aliment n'a plus le goût de la chair crue, et il est impossible d'en reconnaître la nature. Lorsque la maladie a cédé, on peut confectionner de petites quenelles salées, à forme allongée, qu'on administre dans un potage. Si les enfants refusent encore, malgré ces précautions, on mélange la pulpe à du chocolat à l'eau et l'on obtient un nouveau mets dont le goût sera peut-être plus facilement supporté.

Quand on veut tromper les enfants, on fait préparer une pulpe de viande que le pharmacien combine avec un peu de conserve de roses, et qui, sous cette forme, est prise sans défiance et même avec plaisir sous le nom de conserve de Dams.

La viande crue ainsi préparée ne doit pas être administrée à plus de 10 grammes, en quatre fois, le premier jour, 20 grammes le second, 30 grammes le troisième, et ainsi de suite jusqu'à 300 et 400 grammes. A l'aide de ce traitement, les enfants reprennent avec une rapidité étonnante.

et lorsque la santé est entièrement rétablie, on revient peu à peu à leur alimentation naturelle.

DOCTEUR IZARD.

LES MENUS DE LA SAISON

Asôt

On m'a demandé des renseignements sur la *barbote*, citée dans mon dernier article à propos de la lotte.

La *barbote* est un poisson d'eau douce très-friand d'écumé boueuse qu'il trouve dans les eaux troubles; il y barbote continuellement, — de là son nom.

Ce poisson est huileux, et a parfois l'inconvénient de conserver l'odeur de sa nourriture de prédilection; mais son foie, comme celui de la lotte, est fort délicat.

Voici une des meilleures préparations de la *barbote*.
Barbotes en casserole. — Ecailler et vider les barbotes. Passer leurs foies à la casserole avec du beurre roux et une cuillerée de farine; mouiller avec du vin blanc; assaisonner de sel, poivre, fines herbes et champignons, et incorporer les barbotes. Après leur cuisson, les dresser sur un plat et les servir entourées de leurs foies, de croûtons frits et des champignons, le tout masqué du jus de cuisson passé à travers un tamis.

Voici encore deux bonnes recettes.
Fondue au fromage. — On donne ce nom à un délicieux entremets préparé avec du beurre frais, des œufs, du Gruyère, du poivre et une très-petite quantité de sel.

Peser les œufs, dont généralement deux sont employés par convives, et râper le tiers de leur poids de fromage de Gruyère.

Mettre au feu, dans une casserole, un morceau de beurre frais pesant le sixième du poids des œufs, les œufs cassés et battus, le fromage râpé, une forte pincée de poivre et un peu de sel; tourner le mélange avec une spatule, jusqu'à ce qu'il soit convenablement épaissi et moelleux, et servir sur un plat légèrement chauffé.

Artichauts à la lyonnaise. — Couper les artichauts en quatre; en retirer le foie, les blanchir, les égoutter et les tremper ensuite dans du beurre fondu additionné de jus de citron; leur faire prendre couleur, puis les cuire à feu doux. Les enlever ensuite, détendre le jus de cuisson avec un peu de bouillon et en mouiller le rox; incorporer à ce rox un oignon haché et passé au beurre; laisser mijoter et passer au tamis. Faire réchauffer les artichauts dans cette sauce, la saler et poivrer, suivant besoins; les saupoudrer de persil haché menu; les dresser dans un plat; les masquer de leur sauce et les servir.

— Les trois recettes ci-dessus composent la page 266 de mes 366 Menus. Trois cent soixante-six pages de cet ouvrage ont en tête un menu et à sa suite des recettes dans le même genre.

Les 366 menus sont expédiés franco, contre l'envoi de trois francs à la librairie du *Moniteur*, 13, quai Voltaire, Paris.

LE BARON BRISSE.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Nous avons donné le dessin d'une ceinture hygiénique pour dame, dont la valeur a été appréciée; car grand nombre de commandes sont arrivées à M^{me} Rivière. Il n'est pas besoin, en effet, d'être malade pour adopter et porter cette ceinture fort utile aux personnes qui font de longues excursions ou qui montent à cheval; le modèle est déposé. M^{me} Rivière vient d'en créer un plus léger au porteur; car les lanières quadrillées sont complètement à jour. C'est toujours, 5, rue de Lille, qu'il faut s'adresser pour ces ceintures. M^{me} Rivière, sur demande, se rend à domicile.

Nos abonnées ont reçu en gravure coloriée des toilettes prises chez M^{lle} Vormus, 14, rue Vivienne. Leur cachet d'élégance fait de suite préjuger du talent de cette couturière qui débute sur la place de Paris et qui était première dans une des grandes maisons; on peut à coup sûr s'en fier à son talent, sans redouter ses prix qui sont très-modérés.

Les robes de toile ont peu, ce n'est pas une raison pour que nous oublions le chemin de la Compagnie irlandaise, rue Tronchet; car, en toutes-saisons, nous avons besoin de mouchoirs élégants, et nulle part on n'en trouvera un choix plus élégant et de plus jolies nouveautés en ce genre qu'à la Compagnie irlandaise.

Soit que vous alliez 24, rue de la Paix ou 30, rue Vivienne, chez M^{me} Mélanie Percheron, vous trouverez toujours un choix infini de chapeaux frais et gracieux tout prêts à être emportés au moment de l'acquisition. Il est de beaucoup préférable de s'adresser à une modiste possédant un grand choix de modèles qu'à celle autre qui crée sur commande à sa fantaisie sans avoir pu essayer un type dont vous puissiez juger avant décision; on est coiffée au moins à son goût, et non à celui un peu autoritaire souvent de sa marchande de modes.

En visitant l'exposition des beaux-arts appliqués à l'industrie, nos abonnées ont certainement admiré les panneaux en application de percale de point sur toile écru, exposés par la maison du Sphinx; rien d'artistique et d'original, en

effet, comme les effets produits par cette combinaison nouvelle. Cette maison, qui date d'hier, et qui a choisi le quartier le plus central de Paris (55, avenue de l'Opéra, au coin de la rue Louis-le-Grand, au premier) a pris la tête de cette industrie toute primitive. La maison du Sphinx ne ressemble à aucune autre dans son installation, ses tapisseries sont typiques et leur propriété exclusive, les prix exceptionnellement modestes.

Il n'est donc pas étonnant que M^{me} Bougy est choisi cette maison pour y ouvrir son cours d'ouvrage de dame, qui a lieu tous les jeudis de 2 heures à 4 heures à partir du 20 courant et dont le prix de 5 francs par mois est réduit à 3 francs pour les abonnées de la *Revue de la Mode*.

Toute femme, un peu soucieuse de sa beauté, fait usage aujourd'hui de la *crème Simon*; c'est une préparation supérieure à toutes celles connues jusqu'à ce jour; employez-la et jugez. Cette crème onctueuse communique à la chair la fraîcheur et le velouté, elle fait disparaître les boutons, le hâle, les taches de rousseur et guérit les piqûres d'insectes.

La poudre *Figaro*, poudre de riz sans bismuth, de la même maison, complète l'œuvre de la *crème Simon* en donnant au teint une blancheur transparente; à Paris, chez M. Gérin, 23, rue Beautreillis, et à la Tour de Nesle, boulevard des Italiens, 3; à Lyon, 83, rue de Lyon.

Au retour des bains de mer ou des excursions lointaines, le teint est hâlé, coupéroussé souvent, fatigué presque toujours, c'est le moment de recourir aux ablutions d'eau additionnée de lait antipélorique de Candès, 26, boulevard Saint-Denis; grâce à ce secours toute rugosité ou altération de la peau disparaîtra comme par enchantement.

Pour voyage, le nécessaire de toilette devra se composer du *lait d'Hébé*, cette eau si souveraine qui enlève les taches de rousseur, et surtout le hâle du soleil et de la mer.

La *pâte collodermique* remplace admirablement, pour le visage, le savon.

La maison Ed. Pinaud vient de créer la *crème-neige* et le *savon crème-neige*. Sa spécialité des *violettes de Parme* lui donne la première place dans la parfumerie française.

L'eau de toilette aux *violettes de Parme* est excellente pour les ablutions; l'extrait de *violettes* pour le mouchoir, la *pomade à l'huile de ber*; la *poudre de riz à la violette*.

L'eau de toilette *ombree* est exquise pour les bains; c'est une eau toute spéciale à cet usage.

L'eau de toilette aux *violettes de Parme corrigée* toute la dureté de l'eau; c'est un des grands brevets de la maison Ed. Pinaud et Meyer, 30, boulevard des Italiens, qui en compte autant que de médailles.

Suppléer à toutes les inerties de la nature et la forcer à produire, en appartement, une luxuriante végétation, tel est l'effet du *floral*. Ce composé chimique, dû à M. Dudouy (agence centrale des agriculteurs de France, 38, rue Notre-Dame-des-Victoires), fait pousser sous vos yeux, dans un peu de terre, ou même de sable calcaire, la flore éblouissante des tropiques et la flore mélancolique du Nord. Pour 1 centime environ par plante et par an, c'est le printemps à domicile que vous donne le *floral*.

Pour éviter les maux d'estomac et effacer les rides du visage, les médecins recommandent les *dents à suction FATTET*. Par leur composition et leur solidité, ces dents permettent aux personnes de broyer toute espèce d'aliments. Chez l'inventeur G. FATTET, 255, rue Saint-Honoré.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Allez admirer la réunion des tableaux et curiosités exposés au profit des Alsaciens et Lorrains.

Paris. — A. Bourdilliat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.